

et Fernand et ainsi que les autres collaborateurs. Et ils soigneront d'autant plus leurs écrits que cette combinaison aura pour effet de doubler leur salaire. Cette satisfaction morale va donner des ailes à leur imagination, rendre leur style imagé comme des illusions et donner à leur esprit ce piquant qui sent le sel gaulois.

Ce sera donc le *Monde Illustré* qui parviendra aux abonnés du *Journal du Dimanche*. Tout abonnement acquitté au *Journal du Dimanche* comptera comme abonnement payé au *Monde Illustré*.

Quant aux abonnés du *Journal du Dimanche* qui n'ont pas encore payé, leur abonnement se continuera avec le *Monde Illustré* de la même manière que s'ils recevaient toujours le *Journal du Dimanche*. Les conditions ne seront pas changées.

#### LES ARRÉRAGES

pour abonnement ne seront pas payables au *Monde Illustré*, c'est-à-dire que tout abonnement de l'année dernière, de janvier 1884 jusqu'au 31 décembre dernier, sera payable au *Journal du Dimanche*, comme par le passé.

Mais tout abonnement non discontinué au premier janvier dernier, mais dont six mois n'étaient pas encore expirés au 31 décembre, sera payable pour les six mois ou le reste de l'année, au "*Monde Illustré*."

#### UNE CONDITION

que le lecteur fera bien de remarquer, c'est que l'abonnement au "*Journal du Dimanche*" était payable d'avance et il sera strictement exigé d'avance au "*Monde Illustré*," comme il le fait pour ses autres abonnés.

Nos lecteurs trouveront au "*Monde Illustré*" un avantage que n'ont pas les abonnés de ce journal; car l'abonnement au "*Monde Illustré*" est de \$3.00 par année, mais tous ceux dont l'abonnement est commencé au "*Journal du Dimanche*," ne paieront que sur le pied de \$2.00 par année. Ils se trouvent à faire une économie d'une piastre.

De plus le "*Monde Illustré*" donne tous les mois \$200 de primes, d'après le système de loterie. Les lots sont de \$50 jusqu'à \$1. C'est un avantage qu'on ne trouve pas dans aucun journal. L'abonné a donc une chance de gagner un lot. Chaque numéro du journal porte un numéro qui est un billet de loterie, se tirant tous les mois.

Ainsi la réunion des abonnés des deux journaux va faire du "*Monde Illustré*" un journal établi sur des bases les plus solides possibles, bien qu'il l'était déjà. La littérature canadienne ne fera qu'y gagner et le public trouvera un puissant encouragement à s'abonner à nos revues, lorsqu'il y verra tant d'intérêt, de sécurité et d'attraits.

Nos abonnés ont hâte, nous en sommes sûr, de voir le prochain numéro, avec les magnifiques illustrations que nous promettions à nos lecteurs, il y a quelques mois.

La chronique de Maud paraîtra dans le "*Monde Illustré*" de la semaine prochaine.

Le "*Journal du Dimanche*," en disparaissant du monde littéraire, dit à ses lecteurs, non pas adieu, mais au revoir dans l'autre monde, qui sera le monde où l'on s'amuse.

LE JOURNAL DU DIMANCHE.

### UN MAL POUR UN BIEN.

La musique cessa; la valse resta inachevée; minuit sonnait. Et des brillantes soirées d'un carnaval retentissant qui avaient monté plus d'une imagination, d'une trop courte série de fêtes délicieuses, de toute avalanche de gourmandises

charmantes qui avaient grisé plus d'un cœur, il fallait passer à un temps de calme, de repos devenu nécessaire.

Dans un riche salon imprégné de parfums, resplendissant de lumière, pour redire une dernière note joyeuse, semblaient se trouver réunir jeunesse, fraîcheur, amour.

Comme après tout rêve qui tombe et qu'on ne voudrait ne pas laisser briser, un silence profond succéda, pendant quelques instants, à la voix cassée de la pendule de grand'mère installée de la veille dans la pièce voisine.

Puis lentement, lentement, les groupes se formèrent; la conversation languissante d'abord s'anima peu à peu; bientôt elle devint générale. Soudain, de francs éclats de gaieté, de bons rires firent oublier aux figures allongées la danse coupée court et remplacèrent les accords bruyants de l'orchestre disparu.

Apparemment on complotait; et on allait fièrement.

Durant le pieux temps du carême, on devait renoncer à toute réunion mondaine, fermer ses salons, presque son cœur,—mais, la glissade, le patin, la raquette, qui, quelquefois déjà, avaient contribué à rendre agréable plus d'un exercice sain et inoffensif, ne restaient-ils pas dans leur rôle? et ne devaient-ils pas aider quelque peu à briser la monotonie de ces quelques semaines, tout en leur conservant précieusement le cachot paisible, dévotieux qui les fait aimer entre toutes?

Ces jeunes naufragés du bonheur crurent se cramponner à des planches de salut; et, au lieu de se séparer pour ne se retrouver qu'au carnaval prochain, quand toutes les figures seront changées, on se quitta heureux et plein d'espoir, comptant sur la blanche neige, sur la glace brillante, sur les avantages de notre bon hiver que tant de peuples nous envient.

Hélas! on ne savait pas ce qui devait suivre!

La haute autorité a parlé; les mamans ont écouté; et... plus de glissades aux émotions nerveuses, plus de courses féériques sur le galant patin, plus de promenades gracieuses à la raquette légère! Car il paraîtrait, que cette dernière même devra subir la loi donnée,—et c'est bien ce qui m'afflige le plus sensiblement. Plus: merci à celles qui, trop crânement, ont su coiffer la tuque, il nous faudra, répète-t-on, relégué nos bons costumes de couvertes si chauds, si coquets, si modestes, malgré ce qu'on en dise, au fond de notre garde-robe sous la sauve-garde d'une précieuse étiquette. Ma foi, c'est dommage!

Mais femmes, notre rôle à nous est de donner l'exemple de la soumission et de l'obéissance; nous ne dévions pas de la route que nous avons su toujours tracer et suivre fidèlement en semant ici de l'esprit révolutionnaire. L'Église commande; nous courberons très humblement le front sous sa volonté juste et sage. Seulement qu'il nous soit permis de dire avec un regret trop partagé pour ne pas être compris: Adieu *braines*, patins, raquettes et costumes!

A quelque chose, malheur est bon: cette décision de l'autorité religieuse aura pour effet de nous faire employer les longues heures de nos veillées. La lecture est, suivant moi, la meilleure porte pour sortir d'un isolement aussi subi qu'imprévu.

Lisez-vous? Vous me répondrez peut-être: beaucoup. Moi je vous dirai: bien; cependant, j'aime beaucoup à lire.

J'ignore si c'est matière de goût, mais je lis à la façon des fins gourmets: lentement, à petites gorgées pour mieux déguster. C'est aussi, je crois, le plus sage parti, par ce temps où l'excès atteint si vite son comble.

Parmi la jeunesse, beaucoup lisent avec une

rapidité, je dirai, une vitesse qui tient du prodige. Infailliblement, cette faim insatiable, qui les porte à dévorer plutôt qu'à goûter, cette manie glotonne les conduit à épuiser la bonne matière à la portée de leur bourse; et, parce qu'il faut lire quand même, les librairies lestes et à bon marché aidant, des jeunes personnes ont en leur possession des ouvrages, dont j'emploierais les nombreuses pages à allumer mon poêle de cuisine,—si toutefois le mépris, le dédain, l'amour-propre ne m'empêchaient de les prendre entre mes mains. Et ce serait encore respecter ces volumes.

Il y a d'heureuses exceptions: mais d'autre part, on se livre à ces lectures comme un être s'abrutit en se livrant à l'usage des spiritueux. Plus on lit, plus on enflamme en soi le désir, la passion de lire encore. Et de même que celui qui, se relevant dans le fossé qui borde le chemin, est surpris de se trouver entre de si méchants draps, de même les *lisances de romans*, tombant dans un désordre d'intelligence triste à dire, ne se retrouvent qu'après le réveil,—quand il y en a un.

Je n'appartiens pas à cette catégorie,—Dieu merci,—cependant je sais ce qu'est un roman. Et tous ces livres se ressemblent.

Un jour, je vis un livre dont chacun raffolait. On le vantait, on l'applaudissait, etc. Simple curiosité, ou, afin de pouvoir mêler ma voix aux autres enthousiasmées, je voulus feuilleter le précieux ouvrage. Au chapitre dix-septième, j'en eus tout plein.

Admirablement tourné par la plume d'une femme dont le souvenir vit mieux par l'esprit que par la beauté, ce livre est un chef-d'œuvre du genre et son auteur nous tient continuellement sur des charbons ardents, sans sembler se préoccuper fort comment nous en retirerons notre semelle. C'est un échafaudage d'entraînements, de délires, d'excitations, d'affolements, d'ivresse et de prestige. Juste ciel! quelle lecture!

Que devient au milieu de ce tohu-bohu, la délicatesse des sentiments, l'élevation des pensées, la pureté des intentions?

Ah! je ne m'étonne pas qui se repaissent ordinairement de ces plats, trouvent la vie; je ne m'étonne pas de les voir s'en aller, tristes, nerveuses, à la recherche d'événements, d'aventures, de situations, qui n'existent que dans la cervelle des écrivains qui se jouent d'elles en s'en moquant. Elles sont toute passion, tout imagination,—tout roman. Elles débitent des phrases de roman et émettent des idées parentes à celles du romancier le plus à la mode. En elles rien ne m'étonne, non; parcequ'elles laissent voir à quelle source elles puisent.

Oh! donnez-moi un livre qu'on lit, qu'on relit, qu'on retrouve toujours plein de nouveaux charmes. Donnez-moi un livre dont chacune des pages contient entre ses lignes des émotions dignes du cœur humain tel que Dieu l'a fait. Donnez-moi un livre qui n'enlève rien à notre franchise, à notre enjouement, à notre expansion, à notre réserve. Donnez-moi un livre qui apprend quelque chose et laisse quelque chose où il passe!

C'est un trésor qui fait naître une joie silencieuse mais qui, pour cette raison, n'est pas sans valeur: Elle dilate l'âme, ouvre l'intelligence qui ne se garnit pas au détriment du cœur, de la société et des mœurs.

Je n'ai pas la prétention de croire que je viens de dire du nouveau: le *Journal du Dimanche*, la semaine dernière encore, mettait ses lectrices en garde contre les lectures dangereuses. Mais, comme je le fais dans un style beaucoup plus maigre que celui qu'on annonçait au commencement de la dite chronique, mon article sera pour les moins gourmands.

HERMANCÉ.